

Les acteurs invisibles de l'économie circulaire : construction d'un système alternatif de valorisation des déchets ménagers

Hanen Chebbi

Cette étude sur les acteurs marginalisés et invisibilisés de la récupération des déchets en Tunisie, les barbecha, expose leur vécu, les difficultés de leur condition, leur stigmatisation par les riverains, aussi bien que les modes de « débrouille » et la solidarité qui se met en place au sein de cette profession informelle.

This study of marginalised and invisible waste collectors in Tunisia, the barbecha, reveals their experiences, the difficulties of their situation, their stigmatisation by the local population, as well as the ways of "getting by" and the solidarity built up within this informal profession.

تقدم هذه الدراسة الفاعلين في جمع النفايات، المهمشين وغير المرئيين، وبصفة خاصة "البرباشة". من خلال سلسلة من المقابلات التي تم القيام بها معهم، تعرض الدراسة الواقع المعيش لهذه الفئة وظروفهم الصعبة والتميز الذي يتعرضون له من قبل المتساكنين إضافة إلى طرق تصرفهم وحس التضامن الذي يميز هذه المهنة غير المنظم

Introduction

La problématique de la valorisation et de la gestion des déchets en Tunisie revêt plusieurs aspects et s'avère être au cœur des questions sociales de la Tunisie post-2011. Pour approfondir nos connaissances sur cette question, deux enquêtes ethnographiques ont été menées : la première constitue une enquête menée avec le laboratoire de recherche ECUMUS de l'Université de Sfax, sur le travail des barbecha (« scavengers » qui ramassent les matières recyclables dans l'espace public pour les revendre). Cette enquête, réalisée dans la commune de Mnihla, repose sur des entretiens biographiques et un focus group avec des barbecha (hommes et femmes), ainsi que des entretiens biographiques avec des grossistes et des recycleurs primaires. La deuxième enquête s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche avec l'Université de Liège¹, qui a pour but de comprendre les régimes d'action des agents de la municipalité pour mettre en œuvre des formes de « débrouille » pour la collecte des déchets pendant les heures de travail.

Le travail de terrain a été conduit à la commune de la Soukra (quartier Ennassim) où nous avons effectué des entretiens biographiques avec des agents de la municipalité : éboueurs, chauffeurs de bennes, contrôleurs de municipalité et agents de ramassage de déchets d'une entreprise privée. Des séries d'observations participantes ont été effectuées pour les deux projets et ont permis de découvrir les activités de récupération, de ramassage des ordures et de tri des déchets avec les personnes interviewées.

Pourquoi et comment appréhender la question de l'économie circulaire par le bas ?

L'engagement de la Tunisie dans la valorisation des déchets s'est traduit par le lancement de projets nationaux, en l'occurrence Lebib², Ecolef³, la mise en place d'une structure publique, l'Agence nationale de Gestion des Déchets (ANGED) et la promulgation de textes juridiques. Mais la rigidité du mode de fonctionnement conçu par l'État, des normes et des contrôles a engendré un dysfonctionnement au niveau de la mise en place des projets cités.

De même, la pluralité et la diversité d'acteurs travaillant selon des modes différents (réglementaires et non réglementaires) nous permettent de dégager des catégories : propriétaires des dépôts de stockage des déchets⁴, recycleurs primaires⁵, intermédiaires⁶ et récupérateurs, éboueurs, concierges d'immeuble, etc. Ces acteurs, qui appartiennent à une classe populaire vulnérable et en marge de la société, sont pourtant au centre du processus de valorisation.

Pour comprendre l'imbrication des pratiques des acteurs relevant de différents registres, et ainsi éclairer les ambiguïtés liées au circuit de valorisation des déchets, il est judicieux de faire rupture avec la dichotomie « formel » vs. « informel », « légal » vs. « illégal », de scruter les liens entre ces modes de fonctionnement, et d'en identifier les zones d'enchevêtrement.

Trajectoires sociales : de l'épreuve de la marginalité aux pratiques de résistance

Les trajectoires sociales des acteurs font émerger un sentiment d'exclusion et de rejet de la vie sociale, qui se traduit par une marginalisation au sein de l'espace urbain et une forme de négligence de la part des institutions étatiques. Les personnes interviewées sont pour la plupart issues de familles originaires de régions rurales, et qui ont migré vers la capitale dans les années 1960-1970. D'autres interviewés ont migré vers la capitale dans les cinq ou dix dernières années dans l'espoir d'améliorer leurs situations. Leurs parents, anciens agriculteurs confrontés à la pauvreté et à la dureté de la vie rurale, se sont appropriés les périphéries de la ville pour construire des habitats spontanés, considérés

comme « anarchiques » par les institutions officielles. Leurs conditions de vie précaires et la dégradation des infrastructures, jointes à leur faible capital culturel et social, contribuent à un enfermement dans les quartiers, et sont autant d'obstacles à la mobilité spatiale et sociale. La stigmatisation et la marginalisation sociales ont renforcé le mépris dont ils font l'objet, ou « hogra ». Un chauffeur de camion dans une entreprise privée de ramassage des déchets ménagers nous confie :

J'habite à Douar Hicher, tu sais, il n'y a rien là-bas que tu puisses faire... je suis né dans une famille pauvre, nous sommes six dans la famille... nous sommes des gens pauvres. Mon père, lui, était un agent de nettoyage à la municipalité. Je récupérais avec lui le plastique en dehors des heures de son travail, dès l'âge de 10 ans. Ma famille était contre ça... tu vois, il y a ce regard de mépris des gens, quand ils vous regardent. Regarde mon état, mes vêtements sales, je n'ose pas entrer dans le café comme ça...

Face à cette crainte de susciter la répulsion, ces individus font le choix de vivre en retrait, invisibles, dans un processus où la pauvreté et la stigmatisation engendrent une honte de soi et des conditions de vie précaires. Un autre interlocuteur, âgé de 65 ans et habitant le quartier d'Ettadhamen, nous dit :

Souvent, je travaille la nuit pour être à l'abri du regard méprisant des habitants des quartiers chics comme El Manar, El Menzah?, tu vois... Je suis toujours plongé dans les ordures, les mauvaises odeurs, mais j'y peux rien... hein... Ils nous traitent comme si nous [étions] un virus. L'autre fois, pendant le corona', une femme à El Manar a gardé pour moi un sachet de bouteilles en plastique, tu sais,

¹ Projet mené sous la direction du professeur Mohamed Nachi, intitulé « Entre le légal et l'illégal. Pratiques d'arrangement et réinvention de la société et de l'État en Tunisie ».

² Programme de sensibilisation pour le respect de l'environnement et la valorisation des déchets.

³ Programme national de valorisation et de gestion des emballages plastiques et cartons.

⁴ Il s'agit des grossistes qui revendent les déchets aux usines de recyclage ou à des acheteurs intermédiaires qui les revendent à leur tour aux usines de transformation. Ces grossistes, disposant de dépôts, travaillent sans patente ni autorisation.

⁵ Ces recycleurs primaires assurent le broyage primaire des déchets plastiques et les revendent aux usines de transformation. Comme les précédents, ils travaillent sans patente ni autorisation. Leur machine de broyage, artisanale, est conçue chez un forgeron au prix de 2 000 à 3 000 dinars tunisiens, alors qu'une machine de broyage neuve coûte 8 000 dinars.

⁶ Il s'agit de propriétaires de camion sans patente ni autorisation, qui achètent des déchets aux grossistes et les revendent soit aux recycleurs primaires, soit aux usines de transformation.

⁷ Quartiers résidentiels situés dans l'agglomération de Tunis.

elle a ouvert la porte de son appart' et a jeté subitement le sachet. Les bouteilles se sont éparpillées, ça m'a blessé, mais je les ai ramassées... Une fois, une femme m'a menacé d'appeler la police car je fouillais dans les poubelles, c'est bruyant, selon elle.

Face à des conditions de vie rudes, hostiles et précaires, qui excluent les individus, la « débrouille » constitue une forme de résistance. Elle est aussi une réponse à l'échec des modalités d'insertion par les formations professionnelles ou l'établissement d'un petit commerce afin d'acquérir un statut social et un emploi stable et rémunéré. Un chauffeur dans une entreprise privée sous-traitante l'explique en ces termes :

J'ai fait une formation en climatisation, j'ai aimé la formation, et je me suis éloigné des mauvaises habitudes... de la rue, quoi... J'ai travaillé dans des garages de réparation de 7h à 18h, pour 15 à 20 dinars la journée. Mais j'ai arrêté de travailler au garage, car mon supérieur me demandait de faire du bricolage dans sa maison, des travaux de construction, et je ne pouvais plus accepter.

De même, Zoubaier, grossiste, témoigne de son expérience :

Il y a quinze ans, j'ai quitté Béja et je suis venu ici. Je travaillais dans la terre de mon père, mais je voulais améliorer ma situation. J'ai eu une épicerie, mais ça n'a pas marché, trop de crédits, tu vois... et puis j'ai commencé à récupérer un peu de plastique, aluminium, du cuivre... puis Noureddine, un propriétaire d'usine de recyclage, m'a prêté de l'argent pour que je devienne son fournisseur de déchets plastiques, et j'ai loué ce dépôt. Et maintenant, « hamdoullah ».

Les acteurs font preuve de créativité pour survivre à travers de petits boulots de « débrouille », en arabe « *tadbir rass* ». Récupérer les déchets, le plastique, l'aluminium, les cartons, les emballages et les objets usés ou cassés, représente une source de revenus unique pour les *barbecha*, et une source de revenus complémentaire pour les agents de la municipalité. Transactions, échanges, arrangements et négociations leur permettent

de tisser un réseau d'acteurs qui régit un système de collecte et de valorisation de déchets qui se combine à un système officiel.

Le système alternatif de la collecte et de la valorisation des déchets...

Un réseau complexe d'acteurs et d'actants se construit à partir des interactions et des perceptions des situations et des réalités auxquelles ces personnes sont confrontées. L'organisation de ce réseau est hiérarchisée et structurée selon l'accès à l'espace, à l'objet récupéré et aux ressources dont l'acteur ou l'actant disposent.

Les agents de la municipalité, parmi lesquels les contrôleurs (« *kabran* »), les chauffeurs de bennes, les ramasseurs de déchets et les agents du privé, disposent de ressources qui leur permettent de s'approprier le territoire de récupération et les objets récupérés. En effet, en tant qu'acteurs institutionnels, ils jouissent d'un véritable pouvoir sur les *barbecha* qu'ils considèrent comme des intrus dans les territoires de récupération. Pour les en exclure, les agents de la municipalité mobilisent le registre juridique et les « règles officielles », rappelant que la fouille est interdite par la loi. L'enjeu est bien de contrôler le circuit des déchets, et de trouver des arrangements pour avoir la mainmise sur le circuit de récupération et de vente des déchets : c'est le cas par exemple des contrôleurs de la municipalité qui passent un accord avec les grossistes des quartiers où les bennes de la municipalité circulent. Les deux parties en tirent profit : les contrôleurs proposent aux grossistes de leur fournir quotidiennement des tonnes de déchets recyclables, en échange de la garantie d'être leurs seuls fournisseurs. Les grossistes acceptent ces conditions en donnant une partie des gains aux contrôleurs. Ceci a donné naissance à une configuration nouvelle de l'espace, où les contrôleurs de municipalité (Raoued, Tunis, Ariana, Soukra, etc.) traitent avec un seul grossiste. Enfin, de tels arrangements permettent d'éviter les conflits entre les contrôleurs et les agents de la municipalité.

L'organisation et le mode de travail des récupérateurs diffèrent selon les ressources matérielles (outils de travail, espaces de



Femme *barbecha* au jardin d'El Menzah.

© H. Chebbi.



Entrée d'une maison.

stockage, types de déchets) et les capacités d'apprentissage des acteurs. Les agents de la municipalité utilisent les bennes de la municipalité pendant les heures de travail pour récupérer les déchets recyclables. Mais la récupération est soumise à une certaine hiérarchie : disposant de l'objet qui est l'outil

de travail (bennes et camions), les chauffeurs obtiennent de leurs collègues, après négociation, d'avoir une part des gains pour s'arrêter un peu plus de temps dans les quartiers, et laisser les agents de ramassage d'ordures fouiller et récupérer les déchets. Pour contrer cette pratique et contrôler le trajet des bennes et des camions, l'entreprise privée Valoria⁸ ainsi que la municipalité de la Soukra ont installé des GPS. Et, en retour, les employés ont développé des capacités pour contourner les dispositifs de contrôle : les agents travaillant pour le compte de l'entreprise privée ainsi que les agents de la municipalité suivent le même itinéraire déterminé par le GPS lors de la récupération des déchets. Pour vendre les déchets récupérés, ils choisissent des dépôts de grossistes situés sur le même itinéraire officiel.

Les *barbecha* optent quant à eux pour le retrait des territoires de récupération en présence des agents de municipalité, et mobilisent des réseaux de proximité avec le voisinage et les habitants, auprès de qui ils récupèrent les déchets. Ils négocient avec les gardiens des immeubles pour qu'ils mettent de côté les bouteilles en plastique. Il s'agit de sortir de l'isolement et d'étendre les possibilités de mobilité. De même, les *barbecha* s'assurent d'être au fait des horaires de passage des bennes de la municipalité. Notons qu'en comparaison avec les autres acteurs, ils disposent d'une plus grande liberté et d'une certaine flexibilité horaire ; mais, pour cette catégorie, l'outil de travail (à savoir le moyen dont ils disposent pour transporter les marchandises et se déplacer) est déterminant. Les hommes *barbecha* disposent de plus de ressources matérielles pour acquérir un motorcycle ou un tuk-tuk afin d'accroître leurs gains (entre 20 et 40 dinars par jour) et diversifier les types de déchets collectés (cuivre, fer, aluminium), contrairement aux femmes dont les possibilités sont limitées. L'on voit par ailleurs qu'un moyen de transport permet d'élargir le territoire de récupération et de se déplacer

⁸ Valoria est une entreprise de ramassage des déchets ménagers sous-traitante à la municipalité.

dans les quartiers plus aisés, où l'activité de récupération des déchets est plus fructueuse.

Arrêtons-nous un instant sur la situation des femmes *barbecha*, plus vulnérable que celle des hommes : elles gagnent entre 5 et 20 dinars, et disposent rarement de moyens matériels pour transporter les déchets. Les femmes âgées (60 ans et plus) se concentrent sur les quartiers à proximité de leurs lieux d'habitation, tandis que les plus jeunes (moins de 50 ans) ont plus de mobilité. Souvent, les *barbecha* interviewées accumulent les déchets chez elles, qu'elles vendent chaque semaine à un collecteur muni d'un camion venu acheter la marchandise là où elles habitent. Ainsi, pour cette catégorie, l'activité de récupération s'étend jusqu'à l'espace domestique, leur domicile. Elle reconfigure les lieux d'habitation : l'entrée est aménagée pour le stockage, le tri, les outils de travail, et fait également office d'espace de stockage pour les objets qui seront vendus au *souk* Sidi Abdessalem (situé à Tunis). Les vendeurs y exposent leurs marchandises d'objets usés (lampes, ustensiles de cuisine, poignées de porte, sièges de motocycle, etc.)

... qui produit une hiérarchie et des normes nouvelles

De ces entretiens, il apparaît qu'une organisation hors de la logique de l'État s'est instaurée autour de transactions, de négociations et de rapports d'appropriation de l'espace. Un autre aspect qui découle de cette configuration d'acteurs est donc la production d'un ordre établi et régi par des normes pratiques, qui font l'objet d'un consensus des acteurs protagonistes. Ces normes organisent les rapports entre les acteurs, permettent de résoudre les conflits et instaurent une certaine légitimité. Elles garantissent l'engagement et l'enrôlement de chaque acteur du réseau, ainsi que sa reconnaissance par les autres acteurs.

Cette capacité à mettre en place des normes répond à une régulation officielle contraignante. Ce sont cet enchevêtrement et cette perméabilité des frontières entre les registres qui font fonctionner tout le système de valorisation des déchets. L'appartenance à ce réseau est soumise

à des critères d'évaluation et à un certain nombre de valeurs : les agents de la municipalité doivent faire preuve de discrétion, et mettre en avant leur fiabilité. Ceux qui ont le plus d'ancienneté détiennent le pouvoir d'évaluer et d'accepter l'entrée de nouveaux acteurs dans ce réseau. Des liens de confiance garantissent le bon fonctionnement des affaires, permettent de limiter les conflits, et réduisent certains risques, comme un contrôle inattendu de la municipalité. La confiance prend ici un autre sens, en construction continue entre les acteurs ; c'est d'abord un acte d'engagement collectif. Un agent de la municipalité témoigne :

Quand on collecte les déchets, parfois, on cherche un gardien d'immeuble ou un concierge, bien sûr il doit être quelqu'un à qui l'on peut faire confiance pour qu'il garde les sachets de bouteilles qu'on a ramassés... tu sais, les contrôleurs des municipalités nous guettent. Quand un nouvel agent commence à travailler, il faut du temps pour lui faire confiance. Imagine si on lui demande de collecter les déchets dès son premier jour de travail et qu'il raconte tout au chef ! C'est la catastrophe... il faut qu'il ne soit pas trop bavard... on est toujours sous contrôle.

De la même manière, Sayda, *barbecha* du quartier d'Ettadhamen, ajoute :



Le petit dépôt de Sayda, dans le quartier d'Ettadhamen.

© H. Chebbi.

Je vends ma marchandise à une femme... elle est aussi ma voisine, elle a un petit dépôt sous sa maison, j'ai les clés du dépôt. Quand je viens le matin, je ne la réveille pas, j'ouvre, je pèse ma marchandise et je lui laisse une note pour le prix de la vente... elle me fait confiance, et moi aussi.

Toutes les catégories d'acteurs disposent d'un savoir-faire qui leur permet de développer des compétences et des connaissances pour apprendre à se positionner dans le monde de l'économie des déchets. L'apprentissage de nouvelles compétences en matière de déchets en est une illustration. Ce savoir-faire permet notamment aux *barbecha* une certaine mobilité professionnelle. C'est le cas de Sayda, qui deviendra propriétaire d'un dépôt de stockage et de vente. Elle raconte :

Ce travail m'a sauvée, j'habitais dans la rue, le premier jour j'ai gagné 5 dinars... aujourd'hui, j'ai mon petit dépôt. J'ai emprunté de l'argent à une amie, bon, ce ne sont que 500 dinars, [c'est] comme un début, mais bon, j'ai de grands espoirs. J'ai appris, en parlant avec les gars des usines de recyclage, à extraire le cuivre des moteurs de réfrigérateur, à brûler les fils électriques pour en extraire le cuivre, ça rapporte de l'argent, un jour je monterai ma propre unité de broyage.

Enfin, Zouhaier, *barbech* à Ettadhamen, nous livre ces propos, qui traduisent l'espoir de se déployer professionnellement :

J'aime bien ce que je fais, c'est vrai, je suis pauvre, ma fille n'accepte pas le fait que je sois barbech, mais j'ai de l'espoir qu'un jour,

je monterai ma propre usine de recyclage, tu sais, j'ai fait des formations en recyclage, j'ai les connaissances nécessaires mais pas l'argent, un jour peut-être, qui sait ?

Conclusion

Ces deux enquêtes font émerger différents aspects du système de valorisation des déchets : la formation de normes et de hiérarchies nouvelles, hors du cadre des institutions, de réseaux et de liens entre les acteurs des systèmes alternatifs de gestion des déchets, ainsi que de possibilités de mobilité au sein de ces organisations nouvelles. Mais ces résultats, loin d'être exhaustifs, exigent l'élargissement du champ de réflexion sur les projets d'institutionnalisation et de structuration du travail des agents « informels » de la collecte des déchets, en particulier des *barbecha*. Il convient de se demander à qui profiteront la reconnaissance institutionnelle et l'instauration de règles formelles, sachant qu'une grande partie du secteur des déchets fonctionne selon des règles et des normes non officielles.



Zouhaier, barbech à Ettadhamen.

© H. Chebbi.



© Emmet / Pexels.